

Stratégies amoureuses dans *Athis et Prophilius*

Le roman d'*Athis et Prophilius* a pour sujet la relation exceptionnelle entre deux amis. Il est inspiré d'un bref récit de Pierre Alphonse où l'amitié apparaît déjà en conflit avec l'amour et où le destin des deux héros dépend d'un aveu. Mais moins que d'une déclaration amoureuse à une femme aimée, il s'agit d'aveu d'un ami à l'autre. Le marchand d'Égypte fait défiler devant son ami de Bagdad les femmes de sa maison et celui-ci désigne celle dont il est tombé amoureux, sans qu'on nous dise quoi que ce soit des sentiments de la jeune femme :

Li malades dist : « moustre me toutes les femmes de te maison, et se je voi chelui cui j'aime, je le te mousterrai¹.

S'il y a bien expression de l'amour, elle s'adresse directement à l'ami non à la femme : « sire, en chestui gist me mors et me vie. »

L'influence de la source est très sensible dans la première partie d'*Athis*, qu'il s'agisse de la version brève, conservée dans le manuscrit 940 de la Bibliothèque municipale de Tours ou de la version longue, beaucoup plus célèbre puisqu'on la retrouve dans sept manuscrits complets et un certain nombre de fragments dont deux fort amples. La première partie en effet est, à quelques vers près, identique dans les deux versions, car elle suit de près le récit de Pierre Alphonse. De ce fait, l'attitude envers la

1 — *La discipline de clergie*, Version française de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse, Ed. Alfons Hilka et Werner Söderhjelm, I. Lateinischer text, Helsingfors, 1911, II. Französischerprosatexte, Helsingfors, 1912, *Acta societatis scientiarum fennicae*.

femme reste liée à une conception des relations amoureuses que l'on pourrait qualifier d'*orientale*, même si le récit est transporté dans les villes antiques d'Athènes et de Rome. Le discours amoureux y est tout entier assumé par les hommes et la femme aimée, Cardionés, est toujours l'objet de ce discours qu'il s'agisse de celui de Prophilias ou de l'Amour, lorsqu'il prend la parole. Il ne s'adresse jamais directement à elle ; il est toujours détourné.

Certes, les circonstances de la première relation amoureuse du roman ne sont pas propices à la déclaration d'amour de Prophilias, le Romain, pour Cardionés car celle-ci est la fiancée puis la femme de son ami Athis et que la scène se déroule à Athènes, dans un milieu où Prophilias, bien qu'il y ait été accueilli très courtoisement, reste un étranger. La société joue un rôle important car il s'agit d'un mariage arrangé par les parents d'Athis qui lui ont destiné Cardionés. Prophilias lui-même, avant de rencontrer la fiancée d'Athis, lui avait conseillé de se marier afin de maintenir son rang dans Athènes, alors même qu'Athis craignait que ce mariage ne fût un obstacle dans leur relation amicale.

Le facteur principal qui empêche toute déclaration amoureuse entre Prophilias et Cardionés est donc l'amitié de Prophilias pour Athis car Prophilias craint, en parlant, de faire du mal à son ami.

Bien plus, on assiste à une sorte de détournement du discours amoureux en discours de l'amitié : alors qu'Athis va se marier et que l'on attendrait de sa part une déclaration d'amour à Cardionés, on trouve au contraire une déclaration d'amitié à Prophilias, en des termes qui auraient pu être utilisés, sans grande modification, pour s'adresser à la jeune femme et surtout en utilisant un vocabulaire exclusif et passionné qu'on ne retrouvera pas dans ses relations avec son épouse :

Procelias, ce dist Athis,
Je vos aim molt, biaux dous amis,
Par tous les diex, ce sachiés bien,
En tout le monde n'en a rien
Que je tant aim com je fai toi,
Fors solement mon pere et moi. (vv. 318-323)

Un détournement analogue du vocabulaire amoureux pour décrire la relation amicale apparaîtra aussi lorsque, plus loin, le narrateur décrira l'amitié passionnée de Prophilias pour Athis.

L'aveu étant interdit, la maladie devient pour Prophilias une forme d'expression de l'amour, un code qui doit être déchiffré :

Tex maus li tient qu'il n'ose dire.
 Il se lairoit ainçois morir
 Quë il osast son mal gehir. (vv. 441-443)

Seul reste possible le discours intérieur, le monologue qui permet de s'adresser à la femme aimée : « Bele dame Cardionés » (v. 484) et de déclarer son amour :

Et dit: « Je aim Cardionés » (v. 540),

monologue qui exprime à la fois le renoncement à l'amour et l'impossibilité de ce renoncement. Ou bien encore, exprimé à l'irréel, le rêve d'une communication possible, qui reconnaît en même temps la puissance du discours amoureux, sa capacité à convaincre et l'impossibilité de cette parole :

Se parlasses souvent a lui,
 Ele eüst tost de toi merci. (vv. 550-51)

Pourtant, il faudrait parler, car le discours amoureux doit être insistant et répétitif comme le suggèrent les conseils d'Amour, fondés sur une conception ovidienne et misogyne de la femme qui « tost amolist vers grant priere » (v. 596)².

Amours se veult contralier
 Blandir et durement prier,

Mais pour ne pas contrarier l'amitié, la déclaration directe doit laisser la place à la seule parole possible, la plainte lyrique :

Procelias fait un grief plaint,
 A soi meisme se complaint. (vv. 572-73)
 Et dist a soi : « Qu'est ice, las ?
 Lai toi morir, Procelias. » (vv. 610-11)

Lorsqu'il est impossible de communiquer directement avec la femme aimée, reste la solution de recourir à un intermédiaire qui recueillera l'aveu, auquel on osera dire le nom de la personne aimée, voire qui dira l'amour à la place de l'amant timide. C'est un schéma assez fréquent dans les premiers romans. On le trouve par exemple dans l'*Énéas*, texte dont *Athis* s'inspire souvent pour la description des relations amoureuses, entre Didon et sa sœur Anne ou encore entre Lavine et sa mère. C'est aussi le cas chez Chrétien de Troyes dans le *Cligés* où la reine Guenièvre sert d'intermédiaire entre les amoureux timides. Dans *Athis*, le

2 — Voir aussi « se tu la pries, tu l'avras » (v. 599).

traitement de la situation est paradoxal car la révélation de l'amour ne peut se faire qu'à celui qui n'aurait dû en aucun cas en avoir connaissance, le mari, ce qui accentue le caractère scandaleux de cet amour. Si le passage est absent de la version de *Tours*, ici mutilée, la version longue décrit cet épisode qui transforme la situation romanesque en une situation proche du fabliau : présence d'un autre lit dans la chambre conjugale et échange des partenaires sous le couvert de la nuit. La réalisation physique de l'amour se fait dans le secret le plus absolu vis-à-vis de la femme (« Garde que n'i parler pas »), maintenue dans l'ignorance de celui qui est son véritable *dru*. et qui sera plus mortifiée encore lorsque cet amour secret sera révélé, déclaré non seulement à elle-même mais, en public, à la ville d'Athènes tout entière. Dans ce récit triangulaire, celle qui est trompée, c'est bien la femme, victime et silencieuse. Cette situation où la femme n'a accès ni à la parole ni à la connaissance³ rend impossible toute déclaration amoureuse directe et réciproque.

*

La deuxième partie du récit met en place une situation plus habituelle, l'amour licite d'un jeune homme et d'une jeune fille. On ne sera donc pas étonné d'y retrouver les procédés et les attitudes que Philippe Ménard a définis dans son article des *Cahiers de Civilisation médiévale*⁴. Bien qu'il ne s'agisse pas de littérature arthurienne, les mêmes modèles fonctionnent ici, mais contrairement à la première partie, la question de la « déclaration amoureuse » se pose aussi bien pour le jeune homme, Athis, que pour la jeune fille, Gaïete. Celle-ci se montre même beaucoup plus entreprenante. Certes, il était de bon ton de ne pas se déclarer la première d'autant qu'il s'y ajoute la peur d'être rejetée :

Cil est dolans qui avant prie.
Ja fait l'orgueil monter sor soi. (vv. 2289 et 2291)

et celle d'être prise pour une femme légère :

Se li mandoie mon penssé,
Que feroie sa volenté,

3 — Voir Jean-Charles Payen et Huguette Legros, « La femme et la nuit ou recherches sur le thème de l'échange amoureux dans la littérature courtoise », *Mélanges Pierre Jonin, Senefiance* n°7, Aix-Paris, Champion, 1979, pp. 515-525.

4 — « La déclaration amoureuse dans la littérature arthurienne au XII^e siècle », *C.C.M.* 13, 1970, pp. 33-42.

Il m'en tendroit por plus legiere
 Se je li mandoie premiere. (vv. 2952-55)

Gaïete attend donc qu'Athis fasse le premier pas selon une conception qui laisse à l'homme l'initiative de la parole amoureuse :

Hons doit tous jors proier por soi
 Et que femme ait de lui merci. (vv. 2307-08)

Mais, comme beaucoup de héros masculins, Athis est incapable de prendre la parole. Devant le silence du jeune homme, c'est donc la femme qui doit prendre l'initiative. Hésitant à recourir à l'aveu direct, elle va utiliser, dans la même version brève, des signes suffisamment clairs : elle sourit, soupire, ouvre et referme son manteau en direction du jeune homme, situation qu'elle revivra elle-même de façon fantasmatique (« Ce fu samblant, se gel tenisse/ Qu'entre mes bras tout l'enclosisse ») ; puis elle tend son gant vers Athis (vv. 2766-2772). Tout ce code, qui remplace la parole, sera interprété correctement par le destinataire ; ainsi lorsque Procelias demande à Athis si sa sœur lui a manifesté son amour de quelque façon, celui-ci répond en rappelant ces signes :

Oïl, d'un gant et si me rist
 Et estraint son mantel vers soi
 Puis sel reclot encontre moi. (*Tours*, vv. 3125-26)

signes que le narrateur interprète lui aussi comme des preuves d'amour évidentes.

Athis se montre bien moins habile et plus timide ; il hésite à parler, tout en cherchant à interpréter toutes les indications (la crainte de Gaïete lorsqu'il a été blessé par exemple). L'auteur souligne plaisamment cette incapacité à communiquer et même à trouver un intermédiaire qui parlerait à sa place :

Mors est Athis, *ne set que dire*
 Se Gaïete ne li est mire.
 Mais *il ne puet a li parler*
N'il ne li set par cui mander.
Ne li ose son mal gehir
 Ne son corage descoverir
 Car s'ele savoit son corage
 Bien tost li tendroit a folage
 Et cil qui aime folement
 Il n'a mie bon escient. (vv. 2792-2799)

Pour que la situation puisse changer, il faudra, comme dans la première partie, un intermédiaire. C'est précisément Prophilius qui, au nom de leur amitié et en vertu de sa propre expérience, finit par provoquer l'aveu des deux jeunes gens et les réunit. L'auteur s'amuse alors à les montrer assis côte à côte, longtemps silencieux, aucun des deux n'osant prendre la parole le premier ; les arguments qu'Athis se donne pour s'encourager à parler : « l'homme doit parler le premier parce qu'il est l'homme », sont exactement opposés à ceux d'Eneas hésitant à se déclarer à Lavine (vv. 9078 sqq), et selon lesquels « l'homme ne doit pas découvrir ses sentiments trop tôt. »

Dans la version longue, qui se caractérise par son goût pour la complication des situations, les deux jeunes gens comptent tellement sur Prophilius que c'est celui-ci qui doit prononcer le nom de Gaïete pour décider Athis ; encore ne le fait-il pas immédiatement. L'auteur ajoute même une péripétie supplémentaire. Chacun des amis en vient à douter de l'autre. Prophilius se demande en effet si Athis ne tarde pas à se confier à lui parce qu'il est amoureux de sa première femme, la propre épouse de Prophilius, alors qu'Athis reproche à Prophilius de tarder à l'interroger sur son état. La déclaration d'amour est ainsi reliée au thème de l'amitié :

Mais il ne m'aimme preu, ce cuit,
Ne daigne anquerre mon talant,
Car il est mout d'autre senblant
Et d'autre amor que je n'estoie. (*Vulgate*, vv. 3650-53)

L'auteur de la version longue met aussi en œuvre dans cette deuxième partie une série de questionnements à la mode. Ainsi, aux arguments psychologiques s'ajoutent des obstacles de type social qui viennent encore retarder l'aveu : Athis est pauvre, Gaïete est promise à un puissant roi. Ce rapport entre amour et richesse conduit à des développements théoriques qui rappellent *André le Chapelain*⁵ et que l'auteur introduit dans le discours des protagonistes, par exemple vv. 4459-4472 : un riche roi peut aimer une pauvre *chastelaine*, une reine un pauvre chevalier.

*

5 — André le Chapelain, *Traité de l'amour courtois*, Livre I, ch. VI, troisième et quatrième dialogues, Introduction, traduction et notes par Claude Buridant, Editions Klincksieck, Bibliothèque française et romane, Série D. Paris, 1974.

Cette tendance va s'accroître encore avec la troisième partie du récit qui apporte le plus de modifications au motif de la déclaration amoureuse, distinguant ainsi nettement les deux versions. Dans *Tours*, en effet, cette partie est uniquement guerrière et féodale ; Athis cherche à récupérer son fief avec l'aide de Procelias et des Romains et les deux héros laissent leurs épouses à Rome. Athènes n'est pas une ville de rencontres amoureuses mais celle de l'affrontement entre une *clergie* ridiculisée et une *chevalerie* triomphante.

Dans la version longue, Athis rentre chez lui, marié à nouveau et plus riche grâce au partage des biens de Prophilius. Il retrouve une famille qui l'accueille sans arrière-pensée. Aussi est-ce autour du personnage de Gaïete, son épouse, que va se nouer une nouvelle intrigue, amoureuse cette fois : le duc d'Athènes Theseüs et son fils Pirithoüs vont tous deux au premier regard tomber amoureux de la jeune femme. Or, comment déclarer un amour dont l'intéressée n'a aucune conscience, alors qu'on est le suzerain du mari, marié soi-même et père de famille, d'un âge où il ne faut plus penser à l'amour ? Comment le faire aussi lorsqu'on est un *jeune*, sans expérience amoureuse ni guerrière ? Cette question renvoie à André le Chapelain qui oppose dans un jugement « un jeune homme qui ne possède aucune vertu et un chevalier plus vieux mais paré de toutes vertus [qui] requièrent d'amour une même dame »⁶. Dans le cadre de la réflexion sur l'amour, cela renvoie donc à une problématique plus générale, celle des droits respectifs d'un homme âgé et d'un très jeune homme à aimer et à être aimé. Le père comme le fils se trouvent dans une situation difficile : « Amour outre lor droit les tient » (v. 10474). D'autre part, dans la perspective d'un roman d'Antiquité, cela rappelle des souvenirs mythologiques : Theseüs évoque les exploits amoureux de son ancêtre, ravisseur d'Hélène et des filles de Minos, pour justifier la verveur de son propre tempérament.

Une nuit de réflexion permet au jeune Pirithoüs de trouver une solution : pour déclarer son amour, il va déclencher une guerre qui lui donnera l'occasion de montrer sa prouesse et de gagner ainsi le cœur de sa dame. Développant une conception courtoise de l'amour lié au prix (vv. 10733-34) : « Proz voldroie estre por amer » (v. 10735), Pirithoüs cherche dans l'exploit guerrier un moyen de libérer la parole : « Je li feroie puis savoir » (v.

6 — *Op. cit.*, Livre II, chapitre VII, De divers jugements d'amour », jugement VI, p. 168.

10739). Contrairement à la guerre de Troie, commencée à cause d'une belle enlevée avec son consentement, cette guerre, au prétexte futile (« l'eve, ce dist, avez troblee / Come li lous dist au moton », déclare le messager envoyé à l'adversaire, Thélamon de Sparte), débutera sans que celle qui l'a causée en ait conscience :

Si est por dame comenciee
Qui n'en sot mot ne nel forfist. (vv. 10852-53)⁷

Pirithoüs se sert également du code courtois pour masquer son amour sous une relation socialement acceptable : être le chevalier de Cardionés et de Gaïete, choisir une dame (et même en l'occurrence deux) pour qu'elle l'encourage et le rende meilleur chevalier :

Vostre sui toz senz contredit.
Se Deus donoit que tant vausisse
Que a proesce parvenisse,
Li vostre chevaliers seroie. (vv. 11172-75)

Dans ce cadre, la parole est possible et la dame peut en retour manifester son intérêt pour le chevalier par des *donois* sans pour autant renoncer à son amour conjugal, du moins selon la morale athénienne, développée par Cardionés, alors que la rigueur romaine de Gaïete, qui s'en offusque d'abord, se laissera ensuite gagner par la courtoisie ambiante : elle offrira à son tour des gages aux combattants, encouragée en cela par son frère lui-même (vv. 14621-14632).

Mieux encore, la voix de la sagesse, à travers le vieux Savis, développe une même morale de la parole courtoise et des dons, rappelant les qualités de sa propre et verte jeunesse qu'il prolonge par la conversation courtoise, substitut de la prouesse guerrière :

Toz tenz ere lor chevaliers
Et sui ancor lor beaus parliers. (vv. 14673-74)

En se référant au modèle d'Hélène, il propose aux dames, puisqu'elles ne peuvent participer physiquement au combat (il n'y a pas d'Amazones ici), d'encourager les guerriers et ainsi d'augmenter leur prouesse :

Que de vos portent conoissances
Ou entor aus ou entor lances. (vv. 14691-92)
Les armes feites esforcier
Par services, par beaus senblanz. (vv. 14702-03)

Cette morale proscrit fermement la jalousie (vv. 14707-09) et décrit des relations amoureuses socialisées qui semblent finalement fort superficielles. Mais elles ont une conséquence directe sur l'écriture du récit : on passe constamment du champ de bataille aux *estres*, et les exploits des combattants sont commentés par les dames, par exemple à un combat de Pirithoüs (vv. 15447-15478) répond le jugement des dames (vv. 15479-15490), et même, dans le manuscrit C⁸, sur la répartition des initiales ornées. Déclarer son amour, c'est combattre parfaitement pour la dame dont on porte le donois. A la parole se substitue l'exploit guerrier.

Comme trois des dames (Gaïete, Cardionés, la duchesse) sont mariées, l'auteur développe également un questionnement sur la valeur comparée de l'*ami* et du *mari* :

Les chevaliers vuelent veoir
Et bien reconnoistre et savoir
Liquel est plus chevaleros
Ou li ami ou li espos. (vv. 15405-08)

Cela renvoie encore à un jugement d'André le Chapelain :

Quelqu'un demanda à la même dame de lui indiquer clairement où le sentiment d'amour est plus fort : entre amant, ou entre époux⁹.

Ainsi, Gaïete et Cardionés, ayant un moment constaté l'absence de leurs époux au combat, craignent qu'ils n'aient renoncé par facilité et trop grande confiance, et envisagent de faire en sorte de rendre leurs maris plus actifs (vv. 16276 sqq.). On voit que le ton n'est guère tragique ! Le *Siège d'Athaines* devient un tournoi d'amour où l'on se plaint de l'absence et de la paresse des maris et où l'on encourage les exploits des *amis*.

Quelques couples courtois se forment ainsi : d'abord Artumidés et Alemandine, Cassidorus et Cardionés, Pirithoüs et Gaïete, plus loin d'autres encore comme la duchesse et le connétable Phédrias. Il n'en reste pas moins que chaque personnage garde sa personnalité et qu'à l'intérieur de cette morale légère, chacun représente un comportement différent ; quelques individualités se détachent ainsi de l'ensemble fort nombreux des combattants et des spectatrices.

8 — B.N. fr. 794, sur lequel Hilka fonde son édition.

9 — *Op. cit.*, Livre II, chapitre VII, « De divers jugements d'amour », jugement IX, p. 169. Le jugement conclut d'ailleurs à l'absence de comparaison possible entre « des choses qu'il faut ranger dans des espèces différentes. »

Artumidés est un séducteur né : sans timidité, ni intermédiaire, il attaque Alemandine (la fille du duc) ; il mène le jeu, prend l'initiative, la serre dans ses bras, lui parle bas et lui arrache un gage sans même le lui avoir demandé. Il porte la ceinture de la jeune fille, en même temps d'ailleurs qu'une manche blanche à son bras. Alemandine, qui l'observe avec intérêt, se demandera donc pendant tout le combat à quel *donois* il faut faire confiance et quelle est celle qu'il aime réellement. Elle finira par renoncer à ce guerrier trop expérimenté pour elle.

Cassidorus, à l'inverse, est un timide et il semble plus aimer l'idée de l'amour qu'une femme particulière. Ainsi, il hésite entre Gaïete et Cardionés et c'est le don d'un anneau par celle-ci, qui veut encourager « li povre fet d'un juene enfant » (v. 14936), qui le pousse à la choisir. Mais il reste silencieux, incapable de parler ; son amour est, par essence, muet :

Si l'esgarde, toz en esprent,
D'un *fëu teisant* que ses cuers sent. (14849-50)

Pour tout dire, il ne sait pas parler et attend donc que les dames prennent l'initiative. C'est ce que constate plus loin la fille de la duchesse, Alemandine, qui passe en revue les hommes de la cité :

Il ne parole ne ne rit.
Atendra il que l'en le prit ? (vv. 19121-22)

La duchesse et sa fille représentent, comme Pirithoüs et Theseüs, le conflit des générations, d'un côté l'homme mûr et le *béjaune*, de l'autre la dame et la pucelle. Chacune d'elles passe en revue les combattants pour rechercher celui auquel elles donneront leurs gages. La mère ayant interdit à sa fille de parler, celle-ci envisage divers moyens de se déclarer et met au point une tactique de la déclaration amoureuse :

1. recherche d'un intermédiaire :

Et moi vult si tenir ramage
Qu'onques ne soie si hardie
Qu'a chevalier paroïl ne rie.
Si ferai certes a cestui
Par moi meïsme ou par autrui.
A mon chier frere le diroie
S'autrement feire nel savoie. (vv. 19230-36).

Priveement li ferai dire
Car li miens cuers por lui sospire. (vv. 18244-45)

2. Déploiement des arts de la séduction, principalement de la conversation :

Je ne cuit pas estre si fole
Que je nel sache bien atreire
S'il ne par est trop de mal eire. (19253-55)

3. Aveu direct, si le jeune homme vient lui rendre visite :

Pesera moi, se riens me tient
Que mon corage ne li die.
Or le gart Deus, je sui s'amie ! (19266-68).

Quant à la duchesse, elle s'intéresse successivement à Prophilias, Phedrias, Artumidés, Athis, avant de revenir à Prophilias¹⁰ (qui ne songe qu'à rentrer chez lui, à son *ostel*) ; elle se décide finalement pour Phedrias, mais ses tergiversations amènent Savis lui-même à lui reprocher ses infidélités à Theseüs son époux. On a donc le portrait d'une femme mûre qui craint la jeunesse de sa fille mais compte sur son expérience pour séduire. Pourtant, tout à fait paradoxalement, elle est elle aussi incapable de parler, ne sait pas profiter de la complicité de la nuit et doit se contenter d'exprimer cette incapacité par des métaphores : son cœur timide se *muce* (18862) et n'ose se découvrir, Amour a placé sur sa bouche une « serreüre » (18850).

La fin du roman présente cependant deux couples qui parviennent à une relation différente : Savine et Bilas, Prophilias et Alemandine. Cardionés est morte en croyant Prophilias tué et Pirithoüs mourant donne sa sœur à Prophilias qui accepte avec réticence le mariage¹¹. Le couple formé par Savine et Bilas est particulièrement intéressant, car Bilas est normalement l'ennemi, l'assiégeant. Il a été le fiancé de Gaïete et espère pendant longtemps pouvoir gagner ses faveurs. Il demande à son prisonnier, Phedrias, de parler pour lui aux dames d'Athènes et c'est le connétable lui-même qui lui suggère de porter son choix sur la sœur d'Athis, Savine. Séduit par la culture des dames d'Athènes, par leur art de la conversation :

Matière ont de chevalerie
De sens, d'enor, de cortisie. (vv. 19785-86),

10 — « La duchoise molt bien volsist / Que cist conduiz ne li fausist / Jusqu'en la chambre, en son bel lit, Se l'i leüst estre a delit. » (vv. 18527-30)

11 — Le manuscrit de Stockholm ajoute même que le mariage n'est pas consommé pendant deux ans.

il épouse Savine, moins une femme cependant que la figure allégorique d'Athènes dont elle possède toutes les qualités. Bilas devient ainsi non le vassal de Romulus, comme dans la version brève, mais celui de Theseüs.

Il montre que les dames de la ville sont tout autant admirées par les alliés de la ville que par les assiégeants qui s'efforcent de leur plaire et qu'Athènes elle-même a su séduire ses adversaires. Si Bilas accepte une trêve, c'est pour admirer la ville et c'est entre Savine et lui qu'a lieu le seul véritable échange amoureux de cette troisième partie. Le vocabulaire ayant trait à la parole devient prédominant¹² jusqu'à l'affirmation de la sincérité du discours amoureux : « de boche le cuer sivrâi ».

Dans cette version dont la troisième partie fait référence à Troie, qui se veut un nouveau *Roman de Troie*¹³, ce mariage est symbolique. Il renvoie à l'échec de l'union entre Achille et Polyxène. Savine est une Polyxène qui ne sera pas sacrifiée comme Athènes une nouvelle Troie qui hérite des valeurs de l'ancienne ville mais qui triomphe de ses adversaires en les séduisant par les dons de sa courtoisie et par l'art de sa conversation.

On peut donc dire que l'évolution du motif de la déclaration amoureuse dans les deux romans témoigne de la transformation du récit initial, où la femme est l'enjeu et l'obstacle possible d'une relation étroite entre deux amis, en un récit qui met en jeu avec humour de multiples relations amoureuses, dans une sorte de « mise en roman » de toutes les combinaisons possibles d'un traité de l'amour courtois dont Athènes, nouvelle Troie, serait la référence idéale.

Marie-Madeleine CASTELLANI
Université de LILLE III

12 — Vers 20560-20640 : a pris parlement, fet il, dites vostre pleisir, ce que diroiz, mot...

13 — Voir notre communication au colloque : « Mythes troyens et histoire romaine dans la littérature française et latine du Moyen Âge », Paris III, 15 mars 1995, à paraître dans les actes du colloque.